

jours lorsqu'il y touchait, et la dooile porte s'ouvrait d'elle-même comme sous la main d'une bonne sée.

Ludovise était dont là, au bout d'une allée d'orangers, à cette heure matinale où tout paraît plus frais et plus aimable, où les perles de la nuit brillent encore sur les feuilles et les doux rêves dans les humides regards. Madame Dunoyer était en petit deuil ; elle portait une robe blanche, bien simple, avec une longue ceinture de moire noir qui serrait sa taille souple et tombait presque jusqu'à terre. Un ruban pareil attachait son chapeau de paille et rivalisait à peine de tons noirs et noirés avec les bandeaux lisses et lustrés de ses beaux cheveux. Son pied, d'une petitesse et d'une cambrure provençales, tenait à l'aise dans un brodequin verni qui eût fort dérangé la fortune de Cendrillon, si Romiro l'eût rencontré sur son chemin.

Elle prenait le bras de Charles et le conduisait à travers cette allée toute dorée de fruits et tout ombaumé de fleurs, jusqu'à une modeste terrasse où la vue était magnifique. Charles y trouvait le déjeuner servi sur une petite table où il eût été impossible de déjeuner trois. Ludovise n'avait pour tout domestique qu'une pauvre Smyrniote que le capitaine Gérard, son père, avait ramenée de ses voyages, qui avait vieilli dans la maison, et qui n'était pas plus gênante qu'un meuble ou qu'un chien. Les deux amants déjeunaient donc tête à tête, sous ce beau ciel, en face de cette mer aux vagues bleues, à peine plissées, qui présent, comme d'une caressante étreinte, les collines du Var, toutes boisées de pins d'Italie et de chânes-lièges. Ensuite Ludovise prenait ses cartons et son attirail de peinture ; elle en confiait une partie à Charles, et ils se dirigeaient ensemble vers les hauteurs pour choisir un point de vue qui convînt à la belle paysagiste. M. de Varni se couchait à ses pieds, allumait un cigare, et, le regard fixé sur sa compagne, il s'abandonnait à une de ces rêveuses extases où l'âme, se détachant peu à peu du réel et du fini, accueillerait comme une souffrance tout ce qui la ramènerait au sentiment de l'activité et de la vie ; quelquefois il l'interrompait ses longs silences pour dire tout bas à Ludovise : « Je t'aime ! » Elle ne lui répondait pas ; et cependant tous deux avaient parlé.

On rentrait au coucher du soleil. Charles goûtait en poète, et Ludovise en peintre, ces éternelles magnificences, cet hymne quotidien de la vague envahie peu à peu par le rayon, ce moment solennel où le soleil et la mer semblent s'absorber l'un dans l'autre, où ce que le ciel a de plus splendide s'unit à ce que la terre a de plus grand. On descendait lentement par des sentiers roides et inégaux où Ludovise était forcé de s'appuyer sur le bras de Charles. Ils se retrouvaient sur la terrasse à la nuit tombante, et dinaient de bon appétit, à la douce lueur de ce crépuscule d'été qu'on dirait un rayon oublié par le jour, comme une pièce d'or que l'aïe se laisse tomber sous ses pas un millionnaire insouciant.

Après dîner, madame Dunoyer entra seule dans son salon dont les fenêtres restaient ouvertes, et où, de crainte des moustiques, on n'allumait pas de lumière. Elle se mettait à son piano ; et, de sa voix pure et vibrante, elle chantait une ballade provençale ou une douce romance, à laquelle répondait parfois, de la rive, le chant lointain de quelque pêcheur atardé. Pendant ce temps, Charles, resté au dehors, près de l'appui de la fenêtre, cueillait au hasard un bouquet parmi les arbustes ou les plantes grimpantes qui tapissaient l'humble façade. Lorsque Ludovise cessait de chanter, elle s'approchait de la fenêtre, et tendait sa main à Charles, qui la couvrait de baisers et lui laissait son bouquet : c'était l'adieu. M. de Varni reprenait alors le chemin de

Saint-Tropez, beaucoup plus lentement qu'il n'était venu. Ses fleurs passaient la nuit dans une coupe de cristal, près du chevet de Ludovise ; et, le lendemain matin, il les retrouvait à sa ceinture, fraîches et suaves comme elle.

Le mois d'octobre approchait ; c'était l'époque qui devait clore la seconde année du deuil de Ludovise, et qu'elle avait fixée pour son mariage avec M. de Varni. Charles la quitta donc, pour la dernière fois, vers la fin de septembre ; il fut convenu entre eux qu'il reviendrait, quelques jours après, avec Calixte Ermel. Le bon notaire devait laisser à son confrère de Saint-Tropez l'honneur de rédiger le contrat, et assister au mariage comme témoin et comme ami.

Le 9 octobre, M. de Varni et Calixte Ermel se mirent en route pour Saint-Tropez ; ils voyageaient en poste, et se proposaient de coucher, le premier soir, à Toulon, et d'arriver, le second jour, auprès de madame Dunoyer.

Mais le temps était si beau, ils se trouvaient si bien dans leur briska découvert, et Charles était si amoureux, qu'une fois à Toulon ils se décidèrent à continuer leur route et à voyager toute la nuit.

En sortant d'Hyères, la route côtoie le lit d'un torrent desséché, transformé presque en jardin anglais par les énormes touffes de lauriers roses, de pistachiers et de tamaris qui y dessinent des allées et des bosquets naturels. « C'est peut-être là que se promenait Clotilde avec sa compagne, pensa Calixte, lorsque Claude Rioux, en casaque de galérien, parut tout à coup devant elles ! »

Au même instant, un homme de haute taille se dressa au milieu d'une de ces touffes d'arbustes, et, se plaçant au bord de la route, un pistolet dirigé vers la voiture :

— Charles et Calixte, s'écria-t-il, avez-vous pu croire que Simon d'Arrioules ne reparaitrait jamais devant vous ?

Plus prompt que l'éclair, Charles qui, à cette voix et à ce nom, sentit passer dans ses veines plus de colère que de peur, se pencha vers une des poches du briska, où il avait mis, à tout hasard, une paire de pistolets. Par ce mouvement, M. de Varni, qui se trouvait le plus rapproché de Simon, laissa à découvert maître Ermel. Celui-ci, comme s'il cédait à un mystérieux instinct, se tourna de face vers M. d'Arrioules, dont le coup partit en ce moment et frappa le notaire en pleine poitrine. — C'est juste, et Dieu est bon ! murmura Calixte en s'affaisant sur les coussins de la voiture. Mais la détonation du pistolet de Simon fut suivie, presque aussi vite que dans un exercice à feu, par celle du pistolet de Charles, qui atteignit son ennemi à la hanche. D'Arrioules tomba en poussant un cri de malédiction et de douleur. Tout cela fut plus rapide que la pensée.

Le postillon, épouvanté, avait arrêté ses chevaux. Charles qui, au milieu de l'ivresse du péril, n'avait pas le sentiment bien net de ce qui venait de se passer, sauta à bas de la voiture : il vit que Calixte Ermel était mortellement blessé, et que son sang coulait à flots. La blessure de Simon paraissait tout aussi grave ; il était couché sur le dos, refusait de répondre, et ne donnait signe de vie que par sa respiration haletante et oppressée.

Aidé du postillon, Charles plaça d'Arrioules dans la voiture à côté de maître Ermel ; ne voulant pas revenir à Hyères, où il craignait que l'arrivée de cet étrange et sinistre équipage n'éveillât bien des commentaires, il le fit diriger vers une ferme qui fait partie du domaine de Sainte-Eulalie : elle était si peu considérable qu'il fut obligé d'installer dans la même chambre Calixte et Simon, l'ami et l'ennemi. En même temps, il transforma le postil-